



HAL
open science

**De quelques usages littéraires récents de l'éthologie:
Christine Van Acker, Tristan Garcia et Claudie
Hunzinger**

Riccardo Barontini

► **To cite this version:**

Riccardo Barontini. De quelques usages littéraires récents de l'éthologie: Christine Van Acker, Tristan Garcia et Claudie Hunzinger. Sara Buekens; Julien Defraye. Animal et animalité. Stratégies de représentation dans les littératures d'expression française, Classiques Garnier, 2022, 10.48611/isbn.978-2-406-12865-6.p.0167 . hal-04741293

HAL Id: hal-04741293

<https://hal.science/hal-04741293v1>

Submitted on 21 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De quelques usages littéraires récents de l'éthologie : Christine Van Acker, Tristan Garcia et Claudie Hunzinger

Riccardo Barontini

Parmi les sciences liées à l'écologie, l'éthologie, entendue comme l'« étude scientifique des mœurs des animaux » (Kreutzer, 2017, p. 4), est sans doute de celles qui ont eu l'influence la plus significative sur la fiction environnementale. Ce phénomène est dû d'une part à l'intérêt que la littérature a porté à la représentation de l'animal, d'autre part, de manière plus spécifique, au changement profond que cette discipline a occasionné, dans les cinquante dernières années, dans notre manière d'envisager la relation entre l'intelligence humaine et celle non humaine, en introduisant ce que Dominique Lestel nomme la « révolution éthologique » (2001, p. 17-58). En effet, bien qu'au XVIII^e siècle Jeremy Bentham eût déjà posé la question de la souffrance animale¹, l'influence de la pensée cartésienne a longtemps été prépondérante, l'animal restant considéré comme une machine qui répond de manière aveugle à des stimuli. L'approche behavioriste qui a dominé jusqu'aux années 1970 dans l'étude de la cognition animale était cohérente avec l'idée de l'exceptionnalité de l'humain, considéré comme à part dans le vivant, car on estimait que toute une série d'activités lui appartenaient de manière exclusive (entre autres l'usage d'outils, la capacité de prévoir les actions des autres, de se projeter dans le futur, la reconnaissance de soi, le langage). L'éthologie a pu argumenter, en s'appuyant sur des preuves expérimentales, que ces idées étaient imprécises, qu'il n'y avait pas de saut d'ordre qualitatif entre l'homme et l'animal au niveau cognitif et qu'il fallait évacuer le dualisme entre corps et esprit, longtemps central dans notre culture. Au contraire, comme le souligne Frans de Waal, on doit considérer, selon une approche continuiste, « la cognition humaine comme une variété de la cognition animale » (de Waal, 2017, p. 14).

L'éthologie mène donc à la compréhension de l'animal comme un véritable sujet, capable de réaliser, à des degrés différents, des choix circonstanciels et de se rapporter à l'environnement et aux autres êtres vivants de manière non mécanique : ce basculement de perspective a une influence significative sur la représentation littéraire. On peut penser à la célèbre entrée en matière de Jacques Derrida dans *L'Animal que donc je suis* (2006), qui avoue avoir été gêné par le regard de son chat sur son corps nu, en reconnaissant dans ce regard une altérité signifiante. La tentative d'appréhender l'animal, la communication possible que l'homme peut établir avec lui à partir de la reconnaissance d'un fonds d'expérience commun allant jusqu'à l'identification, constitue un leitmotiv dans des ouvrages contemporains, analysé finement par Anne Simon dans le cadre de ses recherches en zoopoétique, chez des autrices et des auteurs tels que Marie Darrieussecq, Jacques Lacarrière et Jean-Christophe Bailly (Simon, 2014).

Dans le cadre de cet article, nous explorerons un corpus francophone encore plus récent, avec des textes à l'appartenance générique différente, publiés par Christine Van Acker (*La bête a bon dos*, 2018), Tristan Garcia (*Mémoires de la jungle*, 2010) et Claudie Hunzinger (*La Survivance*, 2012 et *Les Grands Cerfs*, 2019). Dans ces ouvrages, la narrativisation des connaissances éthologiques constitue un élément central dans la construction d'un regard empathique par rapport à l'animal. Elle se lie aussi à la tentative de pénétrer l'expérience spécifique qu'il a du monde, l'*Umwelt* théorisé dans

¹ Consulter l'ouvrage *Introduction to the Principles of Morals and Legislation* de Jeremy Bentham (1789).

l'entre-deux-guerres par le naturaliste allemand Jakob von Uexküll². Nous verrons comment ces auteurs utilisent l'éthologie pour favoriser un décentrement de la perspective anthropocentrique et pour repenser le rôle de l'homme dans l'ensemble du vivant³. Nous nous intéresserons, textes à l'appui, à trois motifs fondamentaux : d'abord à la déconstruction de la prétendue exceptionnalité de l'humain, puis à l'exploration des possibilités et des limites du langage dans l'expression de la subjectivité non humaine et finalement au désir d'identification avec l'animal.

Éthologie de l'humain

En 2018, la Belge Christine Van Acker publie, pour la collection « Biophilia » de José Corti, *La bête a bon dos*, volume entièrement dédié à la relation entre hommes et animaux. Il s'agit d'un ouvrage *sui generis*, une sorte de rêverie sur le vivant, se composant de petits chapitres à mi-chemin entre essai et autofiction, qui explorent chacun une espèce animale différente, avec un large usage de citations. Ce texte se fonde sur l'affirmation militante, qui s'oppose à tout discours exceptionnaliste, et selon laquelle les humains appartiennent entièrement au monde animal ; Van Acker emploie conjointement la narrativisation de connaissances scientifiques et l'ironie pour défendre cette position. Elle écrit :

Jean-Baptiste Lamarck, Charles Darwin et Ernst Haeckel allaient donner un fameux coup de pied au cul de l'homme pour le décrocher du barreau supérieur auquel il s'agrippait – pour cueillir des pommes, sans doute ! Il lui faudra ensuite chuter de quelques marches encore, sauter en bas de l'échelle, courir aux côtés des sangliers, grimper sur les branches des chimpanzés et des bonobos, prendre le temps de regarder tout ce petit monde en face, cesser de se croire l'être vivant le plus perfectionné de toute la création, sortir de l'exception pour enfin s'abstenir de penser à son émergence en tant que principal objectif de l'évolution. (Van Acker, 2018, p. 129)

L'on remarquera qu'au-delà de l'outrance ludique de ce passage, l'écrivaine exprime, par des références scientifiques précises, une position tout à fait cohérente avec celle de l'éthologie contemporaine, que nous avons décrite plus haut. Le paratexte de *La bête a bon dos* donne d'ailleurs déjà le ton d'une telle démarche. Comme dans un texte théâtral, l'autrice fournit une longue liste des personnages du livre « dans l'ordre d'apparition » (Van Acker 2018, p. 9) en mélangeant sans solution de continuité microorganismes, intellectuels, individus ordinaires et animaux de toutes sortes, et en jouant également avec le lexique scientifique : « Dinoflagellés, Métamonades du règne des excavates, Ciliophores de l'ordre des tintinnides, Parasites apicomplexés, Ernst Haeckel, Maurice Merleau-Ponty, Bernardo Carvalho, un inconnu, Fungi, Virus, Escherichia Coli, le Paraquet, François d'Assise » (*ibid.*, p. 9).

Van Acker utilise à d'autres endroits le procédé de la liste pour évoquer la non-hiérarchisation des êtres vivants. Elle insiste sur leur origine commune d'un point de vue évolutif pour justifier un tel antisépécisme, en adoptant l'argument qu'elle emploie l'éthologie pour comparer les comportements des humains avec ceux des autres animaux :

² Jakob von Uexküll introduit dans l'entre-deux-guerres le concept d'*Umwelt*, qui peut être traduit par « milieu » ou plus précisément par « monde propre », afin de défendre l'idée selon laquelle les autres espèces ont une perception de leur environnement qui n'est pas du tout la même que la nôtre, car elles en font l'expérience à travers d'autres catégories cognitives : il n'existerait donc pas un temps et un espace unitaires pour tous les êtres vivants. À cet égard, consulter l'ouvrage *Mondes animaux et monde humain suivi de Théorie de la signification* (1934) de von Uexküll.

³ Sur la question plus large du rapport entre la représentation des animaux et la narrativisation des connaissances scientifiques, consulter le volume collectif dirigé par Alain Romestaing et Alain Schaffner, *Histoires naturelles des animaux. XX^e-XXI^e siècles* (2016).

LUCA (*Last Universal Common Ancestor*), notre dernier ancêtre commun universel à nous, les vivants, nous, les gens, nous, les fleurs des chemins, nous, le tamanoir ou la fourmi rouge, nous, la papaye, la banane, la pastèque, l'amande, la noisette, nous, le champignon de Paris, la truffe, la chanterelle des bois, le bolet de Satan, sans oublier nous, les Protistes, nous, les Archées, et peut-être nous, les chromistes aussi. (*ibid.*, p. 11)

On remarquera, dans cette liste, la volonté de choisir des exemples disparates, afin de créer des rapprochements incongrus, qui paraissent d'autant plus surprenants qu'ils sont soulignés par l'itération du pronom personnel « nous », suggérant l'intégration et l'identification de l'homme à l'ensemble du vivant.

Il s'agit d'une prise de position impliquant une empathie forte par rapport au monde animal. Cependant, l'autrice ne se limite pas à utiliser des exemples attestant de la souffrance des animaux afin d'inciter au respect de leurs droits, mais évoque également leurs capacités intellectuelles, que les études éthologiques ont mises en lumière, afin de dénoncer les traitements aberrants qu'on leur réserve. Elle utilise l'exemple des poussins, qui ne sont au fond pas si différents au niveau cognitif, rappelle-t-elle, des nouveau-nés humains :

Savoir qu'un poussin de trois jours est déjà capable de calculer jusqu'à cinq aidera-t-il à ce qu'on prenne sa vie en considération au lieu de le laisser s'asphyxier avec ses frères par centaines dans un sac-poubelle ? La différence notable entre petits de poulet et petits d'hommes consisterait en ce que ces derniers ne terminent pas moulinés vivants avec leurs innombrables congénères pour nous offrir de quoi tartiner nos zakouski, ou pour rester sur le bord de l'assiette de ceux qui n'ont plus faim, mais surtout en vue d'engraisser les comptes en banque des industriels sans conscience. Les nouveaux parents m'en voudront de cette comparaison scabreuse ; les poules s'en fichent, surtout celles qui s'indifférencient, suspendues aux crochets des usines d'abattage. (*ibid.*, p. 116-117)

Le discours de Van Acker sur le rapport entre animaux et humains devient ainsi politique : les références dans ce sens ne manquent pas tout au long de son texte⁴. De même, l'usage du lexique et des concepts scientifiques n'est aucunement épisodique, mais présuppose une réflexion sur la relation entre littérature et science :

Prêtresse de l'imaginaire, je laisse mon esprit ouvert à tous les courants d'air et d'idées. Cela laisse apparaître sur la page de nouvelles relations entre les mots, entre les êtres, les animaux, les végétaux, et les choses. Intuitions chamaniques que ne négligent pas les chercheurs, certains scientifiques plus proches de la poésie que certains réducteurs de tête pourraient le penser. (*ibid.*, p. 16)

Sur un ton grandiloquent qui n'est cependant pas dépourvu d'un détachement ironique, l'autrice introduit, par le biais du concept d'imaginaire, une connexion possible entre les intuitions poétiques et scientifiques, sur laquelle elle reviendra en utilisant un exemple éthologique. En effet, lorsqu'elle consacre un chapitre à la corneille, Van Acker présente une documentation comprenant des expériences qui « démontraient l'intelligence des corvidés, notamment leur aptitude à remonter un ver à la surface de l'eau en plaçant des pierres dans le fond d'un récipient » (*ibid.*, p. 56) ; l'écrivaine met en relation ces données avec les intuitions d'Ésope qui « avait déjà parlé » (*ibid.*), il y a deux mille ans, de ces mêmes aptitudes dans la fable *La Corneille et la Cruche*. Cette association est particulièrement intéressante parce que de Waal la reprend à son tour

⁴ Significatif de ce point de vue, l'exemple des vers de terre : « Sans cet ouvrier de l'ombre au minuscule ganglion cérébroïde, ni mon potager, ni aucune culture ne vaudraient tripette (il y aurait là un parallèle facile à faire avec nos masses laborieuses, celles que nous ne voulons pas voir, ces travailleurs clandestins, grâce à qui nos garde-robes et nos étagères s'emplissent de choses superflues, mais il serait de mauvais goût : celui de la terre en a un meilleur). » (Van Acker, 2018, p. 123)

dans l'un de ses textes éthologiques, en rappelant que c'est la fable ésopique elle-même qui a inspiré les expériences dont parle Van Acker (de Waal, 2016, p. 122-123), ce qui confirme la contamination possible entre ces deux approches de l'observation des comportements animaux.

C'est à la fin de son texte que Van Acker réalise l'expérimentation la plus intéressante du point de vue de la commixtion entre langage scientifique et langage littéraire. Elle présente en effet une étude éthologique des « spécimens mâles » (Van Acker, 2018, p. 177) de sa famille : il s'agit d'un texte ironique dans ce cas aussi, qui joue sur le principe de la distanciation, souvent employé dans les fictions écologiques⁵, mais qui illustre cependant entre les lignes la possibilité de décrire les comportements de l'être humain avec les mêmes critères employés pour les autres animaux, en gommant ainsi toute distinction induite :

J'observe et j'expérimente l'animal de jour en jour. Après des minutes de logorrhée passionnée, il devient silencieux, émet des sourds grognements, de déplaisir ou de satisfaction, voire de plaisir intense. Il ne semble pas entendre tout ce que je lui dis ; son regard perdu dans les lointains, il mastique bruyamment sa portion de nourriture. [...] Celui-ci est carnivore. Tout en les estimant beaucoup (leur odeur est moins aigre), les herbivores ne m'ont jamais convenu. J'ai le sens de l'engagement ; en adopter un, ce peut-être pour longtemps. (*ibid.*, p. 174-175)

Van Acker réalise ainsi un pastiche du langage éthologique et emploie une forme de zoomorphisme, tout en faisant des références précises à des sujets brûlants de société, comme le végétarisme ou bien la violence faite aux femmes, car « le comportement des mâles de cette espèce est variable. Certains peuvent se montrer dominateurs, agressifs vis-à-vis de leurs semblables, voire être les seuls représentants mâles de toutes les espèces vivantes connues à tuer les membres de l'autre sexe » (*ibid.*, p. 175).

Elle introduit ainsi les principes de l'éthologie dans son ouvrage pour véhiculer une vision du monde anti-anthropocentrique, dans un texte qui revendique la nécessité de repenser le rôle de l'homme dans le monde animal. C'est précisément par la problématisation du rapport de ces concepts scientifiques au langage littéraire que nous allons approfondir notre analyse.

Animalité et langage

L'étude de textes éthologiques constitue le point de départ de l'écriture de *Mémoires de la jungle*, le deuxième roman de l'écrivain et philosophe Tristan Garcia, publié en 2010 après le succès de *La Meilleure Part des hommes* (2008) sur les années SIDA à Paris. Fidèle à sa poétique anti-autofictive, Garcia change complètement de décor et crée un roman qui se déroule dans un futur proche, dans lequel une catastrophe écologique a forcé les humains à se déplacer sur des stations orbitales : la Terre est laissée en jachère et elle est habitée presque exclusivement par les animaux. Dans un zoo sur le continent africain, des éthologues conduisent des expériences d'apprentissage du langage avec des primates et en particulier avec un chimpanzé extraordinairement intelligent, Doogie, élevé avec un « frère » humain, Donald, le fils des éthologues Gardner, afin de pouvoir comparer leur évolution cognitive. Le chimpanzé, qui a grandi en captivité, est ensuite libéré dans la jungle, afin qu'on puisse étudier ses réactions face à son environnement naturel, dans lequel il n'a pourtant jamais vécu. Il arrive, après maintes péripéties, à retourner au zoo mais il le retrouvera en flamme, à la suite d'une rébellion des animaux : il se bat alors contre Donald, qui a évolué entre temps dans le sens d'une bestialisation.

⁵ Consulter l'ouvrage *Letteratura e ecologia. Forme e temi di una relazione narrativa* (2017) de Niccolò Scaffai et en particulier le chapitre I « Effetti di natura », p. 23-42.

La spécificité de ce roman est de confier à Doogie le rôle du narrateur, ce qui ne gomme pas les difficultés cognitives et d'expression qu'il rencontre dans la maîtrise d'un langage allogène, celui des hommes, à la différence de ce qui a été fait par d'autres écrivains qui ont donné la parole aux animaux⁶. Garcia peut ainsi problématiser la question de notre communication avec les bêtes, de la manière dont nous nous approprions leur regard sur le monde. Cette difficulté, à la fois formelle et épistémologique, fait résonner les interrogations du philosophe Thomas Nagel, qui, dans le célèbre article « What is it like to be a bat? » (1974) pose, dans le cadre du débat plus vaste sur le problème corps/esprit, la question des *qualia*, de la qualité irréductible de l'expérience subjective : si, par la science, on peut expliquer physiquement la perception de la chauve-souris, très différente de la nôtre, comment peut-on comprendre son expérience subjective du monde ? Pour Nagel, elle nous reste inaccessible. Garcia tente donc de répondre à cette question par une expérience narrative explorant jusqu'à quel point le langage humain, confié à un singe, peut dire sa subjectivité.

Garcia a rassemblé une documentation scientifique approfondie pour développer narrativement cette question. Un essai philosophique publié l'année après *Mémoires de la jungle*, intitulé *Forme et objet. Un traité des choses* (2011), évoque les études éthologiques ayant inspiré son écriture fictionnelle, et fournit ainsi une clef d'interprétation qui s'avère précieuse pour illustrer l'origine intellectuelle de son roman :

La projection de l'évolution de l'espèce humaine sur des individus animaux provoquera la naissance de ce fantasme : éduquer certains individus simiesques à la manière dont a évolué notre espèce. Ce que l'humain comme espèce a réalisé, on voudra de manière inavouée le projeter sur des individus d'autres espèces.

Ces projets de transformation animale, et non seulement d'étude de leur comportement « naturel », se multiplient à partir des années cinquante : les époux Kellog [*sic*] qui adoptent le chimpanzé Gua pour l'élever en parallèle de leur enfant Donald ; les époux Gardner qui éduquent Washoe à partir de 1967, elle-même incitée à apprendre son langage à Booece ou Bruno ; Roger Fouts, éducateur de Washoe après le couple Gardner, qui prend en charge avec Lynn Miles (elle-même en charge de l'orang-outang Chantek) Loulis, fils adoptif de Washoe ; Herbert Terrace qui, pour contester les précédentes expériences, s'intéresse [au chimpanzé] Nim Chimpsky ; Francine Patterson et son gorille Koko ; David Premack qui s'entoure de Sarah et Gussie ; Sue Savage-Rumbaugh, enfin, qui s'attache fortement à Kanzi le bonobo. Le propre de toutes ces expériences sans précédent dans l'histoire humaine, c'est la décision de mêler expérimentation scientifique, modélisable et quantifiable, et aventure émotionnelle : ce sont souvent des couples qui « élèvent » le singe qui sert de sujet, et on a vite constaté que des progrès dans l'acquisition de structures langagières ne pouvaient être obtenus que si se créait un lien affectif très fort entre le grand primate et l'humain. La ligne est donc infime qui sépare ici l'expérience de l'éducation sentimentale. (Garcia, 2011b, p. 247)

On voit donc comment, dans ce passage, Garcia souligne le lien entre projection, affect et démarche scientifique, ainsi que la dimension utopique d'une telle expérience. Nous sommes ici au carrefour d'une série de problématiques à la fois éthologiques et philosophiques qui tournent autour de l'importance du langage comme marqueur fondamental de l'humanité. De Waal, l'une des sources de Garcia⁷, rappelle que cette problématique était centrale dans l'éthologie des années soixante et soixante-dix en raison de la connexion, à son avis trop forte, qu'on établissait entre langage et pensée⁸.

⁶ Le plus illustre prédécesseur de Garcia en ce sens est probablement le Franz Kafka du *Rapport pour une académie* (1917).

⁷ Une citation de l'un de ses livres, *Our Inner Ape* (2005), se trouve en exergue du roman de Garcia : « On peut sortir le singe de la jungle mais pas la jungle du singe » (2010, p. 11).

⁸ « Le langage est un tel marqueur d'humanité qu'au XVIII^e siècle un cardinal français était prêt à baptiser un grand singe s'il faisait la preuve qu'il pouvait parler. C'était vraiment tout ce qui semblait intéresser la science dans les

Garcia, tout en gardant bien à l'esprit la réalité historique de ces expériences, essaie d'en explorer les fantasmes, l'impensé dont elles sont porteuses.

De ce point de vue, si la plus grande partie du texte retransmet, comme nous l'avons dit, la parole du chimpanzé, le début et la fin du roman contiennent le discours de l'une des éthologues expliquant le sens qu'elle donne à la trajectoire existentielle de Doogie. Les titres assignés à ces sections « Un être humain prend la parole » et « Un être humain a toujours le dernier mot » indiquent assez clairement la position dominante que l'homme a acquise grâce à la maîtrise du langage. Le discours que Garcia attribue à cette éthologue est double : d'un côté, elle reconnaît l'appartenance de l'homme à la communauté animale, qui est une communauté de sensibilité et de souffrance⁹, car « nous avons découvert au crépuscule de notre histoire que nous étions également une espèce et qu'ils étaient également des individus, à défaut de pouvoir être des personnes » (Garcia, 2010, p. 18) ; en même temps, elle exprime son désir de « faire évoluer » l'animal, de le « hisser », grâce au langage, au niveau de l'humain, dans l'espoir frustré de voir l'« humanité de l'extérieur, par les yeux d'un autre, d'un chimpanzé » (*ibid.*, p. 19). Un tel discours consent à reconnaître la subjectivité de l'animal et ce qu'elle partage avec la nôtre, mais en même temps propose une perspective anthropocentrique, qui envisage l'intelligence et l'expression des êtres humains comme le standard de référence, explorant l'altérité de la bête pour l'utiliser avant tout comme miroir de la condition humaine.

La langue expérimentale que Garcia invente pour son personnage est caractérisée par une syntaxe simplifiée paratactique, un usage large des onomatopées, des renvois au domaine sensoriel et la réduction de l'abstrait au concret, par métonymie¹⁰. Cependant, Garcia est conscient qu'il s'agit d'un langage imposé, qui dérive d'une éducation consacrée à reconnaître l'homme comme maître, qu'il est le produit d'une aliénation : « [I]l faut être fidèle à l'humain » (Garcia, 2010, *passim*) répète sans cesse Doogie, tandis que son imaginaire est artificialisé en raison de sa captivité¹¹. Le pari de Garcia est donc d'élaborer un langage qui rende compte de cette aliénation, de cette violence et en même temps de l'émergence, en creux, d'une représentation crédible de la conscience du singe. Il ne s'agit bien évidemment pas d'une démarche prétendant au réalisme mais d'une réflexion narrative nourrie des difficultés épistémologiques qu'affronte l'éthologie quant à l'enseignement du langage aux animaux, la reconnaissance de leur subjectivité et l'accès possible à celle-ci. À cet égard, le début du roman, avec la prise de parole de Doogie, est particulièrement significatif :

Je ne suis qu'un Doogie, je ne suis qu'un *monkey*. Pauvre Doogie, pauvre *monkey*. Tout petit tout petit, tout est très grand.

[...]

Hélas, quand je me vois dans le miroir, Doogie, je dis à moi-même, tu es singe, tu es *monkey*. Jamais tu n'es humain, jamais tu ne seras. Sois fidèle à l'humain, Doogie. Je fais la grimace, je suis proche du miroir et je fais Haouh ! Qu'est-ce que je vois quand je vois moi ? Je vois la tristesse dans le miroir, je vois la joie sur mon œil. (*ibid.*, p. 21)

années 1960 et 1970, d'où les tentatives pour communiquer avec les dauphins ou apprendre à parler à une multitude de primates » (de Waal, 2016, p. 134).

⁹ Garcia a écrit à ce sujet un texte philosophique *Nous, animaux et humains. Actualité de Jeremy Bentham* (2011).

¹⁰ Sur la question du langage exprimant le point de vue de l'animal chez Garcia, consulter aussi l'article « Parler pour les animaux : tentatives littéraires contemporaines. Point de vue animal chez Message, Garcia et Darrieussecq » (2018) de Sophie Milcent-Lawson.

¹¹ L'une des images qu'il utilise pour décrire la jungle est par exemple : « La mangrove est une porte qui n'a pas de serrure » (Garcia, 2010, p. 117).

L'image du singe face au miroir renvoie à l'expérience célèbre connue comme le test de Gallup, qui consiste à déterminer si un animal est capable de reconnaître son propre reflet et donc à avoir une conscience de lui-même : dans le passage cité, cela se transforme en une réflexion sur l'identité propre du chimpanzé, qui ne se conçoit qu'en relation avec l'humain et dans le sens d'une infériorité par rapport aux caractéristiques et aux enseignements des maîtres. Ce n'est pas un hasard si, au fur et à mesure que Doogie s'éloigne de l'influence des éthologues pour réintégrer son milieu d'origine, la jungle, il perd progressivement le langage qu'il avait acquis, ainsi que tous les concepts dont celui-ci est porteur. La conclusion du roman se présente alors comme la transcription d'un babillage linguistique, un discours dépouillé de ses liens syntaxiques et qui se réduit à la nomination et à la désignation de l'action immédiate : il tend ainsi vers le silence. Le chimpanzé se libère de la langue des maîtres et des maîtres eux-mêmes :

La jungle jungle, le ciel ciel, la terre terre. Ça s'acte. Animal ah, *monkey* si. Tout chatte oiseau, qui ça, qui ça ? L'a mal la main, tête heurte tais-toi. Ni nid ni nuit, chaud haut, pas ta maison. N'est qu'acte, macaque. Tout craint. La terre ciel, le ciel pluie, la pluie jungle. La tête heurte moins, le tais moins toi. Le nid la nuit, fait froid. Animal ni bien, tout soigne. Crie ça, crie quoi. Macaque le craint, c'est tais tête, *monkey* fort, *monkey* faible. (*ibid.*, p. 333)

Cependant, à partir du moment où Doogie est réduit au silence, l'ouvrage aussi se termine, car nous n'avons plus accès à sa subjectivité, ce qui résume tout le paradoxe sur lequel se fonde l'écriture du roman et l'écart épistémologique qu'il essaie de narrativiser.

Vouloir devenir animal

Si Van Acker utilise l'éthologie pour montrer que l'homme et les autres espèces se trouvent sur un pied d'égalité, tandis que Garcia l'emploie pour explorer les moyens de représentation possible de la subjectivité animale, un autre usage littéraire de cette discipline est celui de Hunzinger, qui s'en sert pour véhiculer l'expression d'un désir d'identification avec le non humain. Artiste plasticienne, elle fait son entrée en littérature dans les années soixante-dix avec *Bambois* (1979), un texte relatant une expérience autobiographique, son choix radical de s'installer avec son compagnon dans une hutte isolée dans les Vosges pour vivre l'utopie d'un contact retrouvé avec la nature. Dans les années 2010, elle publie deux romans qui constituent une continuation romanesque de *Bambois*, *La Survivance* et *Les Grands Cerfs*¹². Ces deux textes racontent l'obsession des deux narratrices pour les cerfs qui vivent sur le territoire autour de leur maison. Si ce motif trouve son origine dans le plus ancien des deux romans, il devient absolument central dans la publication la plus récente. La contemplation des cerfs rencontre cependant de nombreux obstacles, car les bêtes se rapportent aux protagonistes selon la modalité de l'esquive décrite par Jean-Christophe Bailly, qui écrit que « le côtoiement de l'homme et des animaux sauvages, c'est avant tout ce système complexe d'évitements et de tensions dans l'espace, une immense pelote de réseaux inquiets qui se dissimulent et où il nous est parfois donné de tirer un fil » (2007, p. 20) : c'est alors l'affût qui devient chez Hunzinger le lieu par excellence de la contemplation, où l'on peut voir sans être vu.

Le sentiment qui habite Jenny et Pamina est à la fois un désir de *connaissance* des caractéristiques et des habitudes des cerfs, et un désir d'*identification* avec eux. Ce

¹² Sur l'œuvre de Claudie Hunzinger, consulter aussi le chapitre « L'architecture des branches. Hunzinger de *La Vie verte aux Grands Cerfs* » dans l'ouvrage *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles* (2020) de Pierre Schoentjes, p. 193-216.

mélange fait l'intérêt de la démarche narrative de Hunzinger et l'amène à associer une écriture sensuelle à une documentation scientifique et spécifiquement éthologique. Ce dialogue entre littérature, expérience sensible et science se manifeste d'abord dans le choix d'attribuer à Jenny, dans *La Survivance*, des études universitaires (interrompues) en éthologie et une bibliothèque de textes scientifiques :

D'où tu sors ça ? a demandé Sils. Cartons « Sciences de la vie », ai-je répondu. J'avais plusieurs cartons de ce genre, contenant des livres qui dataient de mes études quand, après le bac, nous nous étions inscrits à la fac tous les deux, Sils en Littérature, moi en Éthologie. J'étais la scientifique, bien que lentement il m'ait contaminée par les lectures très littéraires que chaque matin il me faisait au petit déjeuner.

[...]

J'ai enfin sorti mon carnet d'archivage. J'y ai trouvé dans quel carton j'avais classé mes livres des années 70. J'en ai retiré les *Trois Essais* de Konrad Lorenz, *La Violence et le Sacré* de René Girard, et encore Darwin et Kropotkine. J'ai fouillé le Net. (Hunzinger, 2012, p. 95-96)

D'autre part, on trouve dans les deux romans des références fréquentes au *De Rerum Natura* de Lucrèce, lu comme le livre représentant l'union féconde et originelle entre la démarche scientifique et celle de la littérature, et où on peut trouver dans le même sac « les humains et les bêtes » (*ibid.*, p. 29). Et l'autrice de poursuivre : « Et puis, une poésie scientifique. La science comme méthode, menée par l'amour. Car la nature à la fois s'exhibe et se cache et c'est Vénus qui ouvre ce texte pour initiés. » (*ibid.*) Hunzinger construit donc sa poétique sur un dialogue entre projection émotionnelle et enquête scientifique, qui ne sont pour elle aucunement contradictoires. Dans *La Survivance*, Jenny, en parlant des cerfs qu'elle cherche à voir, dit :

Je notais leur comportement les séquences de leurs emplois du temps, ce qu'on appelle des éthogrammes. Combien étaient-ils ? Comment se postaient-ils ? J'essayais de les distinguer les uns des autres, de les reconnaître. À les suivre de semaine en semaine, j'ai pu définir leur territoire, en dresser le tracé, et leurs occupations [...] Être calmement regardée par eux est la chose la plus étrange qui me soit arrivée. Il me semblait ne pas voir deux bêtes, mais quoi donc alors ? Grandes yeux très écartés, brillants, saillants, noirs. Longs museaux sombres. Fronts surmontés d'une métaphore de forêt. Intelligence habitant leur corps tout entier, formant une seule vigueur prête à bondir, un seul lieu de commotions, d'émotions, de galops fous de gloire. (*ibid.*, p. 157-158)

On voit comment ce passage marque la transition, dans l'espace d'une page, entre une attitude d'observation objectivante, soulignée par la présence du lexique caractéristique de la démarche éthologique, et une perception tout à fait subjective du rapport avec les cerfs, soulignée par une inversion scopique : on passe en effet du fait de regarder les bêtes à celui d'être regardé par elles. Il s'agit de la même révélation que, nous l'avons dit, rapporte Derrida : le fait de se voir dans le regard d'un autre totalement différent mais tout de même reconnaissable en tant que sujet. C'est en effet ce regard qui fait douter la protagoniste du fait d'observer simplement des « bêtes », en lui mettant sous les yeux quelque chose d'inédit, souligné stylistiquement par une suite de phrases nominales, à savoir le fait que l'animal qu'elle contemple est une union indissoluble de corps, d'intelligence et d'émotions, en cela non dissemblable de l'humain. Et cependant – nous insistons sur ce point – cette révélation est inséparable de l'acquisition de connaissances scientifiques sur le comportement et sur la physiologie des cerfs.

De ces découvertes découle chez la protagoniste une volonté d'identification avec ces animaux qui passe par un véritable désir de pénétrer leur *Umwelt*, leur expérience propre de la réalité :

C'était devenu une obsession. Contempler des cerfs. J'aurais aimé approcher leurs présences, connaître leurs pensées, pénétrer leurs méditations, dormir dans leurs yeux, écouter dans leurs oreilles, me glisser dans leur mufle, être leur salive verdie du suc des herbes, frémir sous leur pelage, bondir dans leurs muscles, m'enfoncer profondément dans leurs sabots, dans leur fonds d'expérience, parcourir le temps qui existe et le temps qui n'existe pas, nager dans les vapeurs qui montent des prairies ou dans celles qui montent des grottes. (Hunzinger, 2019, p. 73)

On voit dans ce passage la présence du champ lexical de la matérialité et la transition de la pure contemplation des animaux à la volonté de se muer en eux, soulignée par une itération de verbes d'action (« pénétrer », « bondir », « frémir », « écouter », « nager », « parcourir »). Pamina souhaite ainsi expérimenter le « fonds d'expérience » des cerfs qui est identifié, on le voit bien, avant tout avec leur expérience sensorielle du réel.

Ce désir entraîne chez la protagoniste un questionnement sur sa propre humanité et sur les frontières qui la séparent du reste du vivant, qui lui apparaissent de plus en plus subtiles :

[C]e rituel, je le devinais, n'était pas tant fait pour contempler un cerf que pour m'extraire avant tout de moi-même. C'était ça, le but. Le but et le délice. Le délice de ne pas me sentir assignée à résidence dans le genre humain, mais de m'en affranchir pour m'élargir, m'augmenter dans une sorte de bond vers la nuit ; y affronter un air si âpre que j'en tremblais. (*ibid.*, p. 61)

Cependant, cet affranchissement n'est pas tant une fuite qu'un élargissement de l'horizon, c'est la conscience d'un fond commun puissant qui la lie aux cerfs qu'elle observe. C'est encore une fois la science qui intervient dans le texte littéraire afin de permettre une évolution de la conscience que le personnage a d'elle-même et des relations qu'elle entretient avec son environnement. Elle découvre en effet un article consacré à l'occupation par les cerfs de la zone des Vosges au fil des siècles, ce qui la mène à un parallélisme fondamental avec sa propre expérience :

J'ai trouvé une étude signée Annick Schnitzler, de l'Université de Lorraine, accompagnée de toute une équipe de chercheurs. J'y ai appris que dans les Vosges, précisément, on avait retrouvé, datant du Pléistocène supérieur, entre -125000 et -11000, au sein d'une couche de limon noir, des bois de mue et d'autres encore soudés à un crâne [...] Et grâce à cette étude, j'ai découvert que ces cerfs au patrimoine génétique singulier s'étaient raréfiés au Moyen Âge jusqu'à presque disparaître de 1870 à 1960, le temps d'une centaine d'années. Puis, qu'en plein exode rural, clans et hardes s'étaient reconstitués à partir de petits groupes territoriaux qui avaient su se rendre invisibles, et que les cerfs avaient fait un incroyable retour. J'avais alors compris pourquoi le premier hiver passé là-haut, je n'avais entrevu qu'un seul cerf. Un solitaire. Et pourquoi ce cerf, apparu aux Hautes-Huttes, avait été suivi par d'autres en une lente progression de présences. Et j'avais aussi compris, et ça me suffoquait presque d'étonnement, ce qui nous liait : nous n'étions pas seulement des contemporains, les cerfs et nous, arrivés ici la même année du XX^e siècle, nous étions des frères. Les mêmes transfuges. Pareillement efflanqués, osseux, têtus, téméraires face aux éléments – et prudents, ne bougeant pas de notre coin, sachant qu'il valait mieux se faire invisibles pour nous préserver du monde. Eux et nous, pionniers des mêmes parcelles abandonnées par les humains, exclus et comblés, nous nous y étions façonné un même espace bourré de « refus », ronces et bruyères. Et de liberté. De liberté menacée. (*ibid.*, p. 84-85)

C'est donc grâce à la science, qui rend compréhensible dans la diachronie le comportement des cerfs dans le territoire des Vosges, que Pamina peut confronter ce comportement avec le sien lors de son installation avec son compagnon dans le même territoire inhospitalier, quarante ans auparavant. Elle peut décrire ainsi avec les mêmes adjectifs l'attitude humaine et celle des cervidés (« efflanqués », « têtus », « téméraires » et « prudents »). Il ne s'agit pas ici d'un usage métaphorique de l'image animalière, mais d'une véritable proximité entre la condition humaine et celle des bêtes, historiquement incarnée.

La science conduit la protagoniste à reconnaître dans la condition de ces animaux un état de minorité face à l'humanité dominante, dans lequel elle pense se trouver également, notamment en raison des choix qui l'ont amenée à vivre sur le même territoire que les cerfs ont occupé. C'est un désir de résistance qui anime toute l'écriture de Hunzinger, et il se trouve aux racines de la volonté d'identification avec les animaux qu'éprouvent ses personnages : « Je plaçais mes bottes dans les traces des sabots, un pas, un pas, un pas, un pas, et j'avais quatre hautes pattes. Je me disais : je suis un cerf. » (*ibid.*, p. 56)

Hunzinger associe la science avec une forme de chamanisme, une sorcellerie, entendue positivement comme non-conformité, comme résistance au style de vie dominant, comme dialogue riche avec l'environnement, puisqu'elle est consciente, avec son personnage, qu'on l'aurait « brûlée au XV^e siècle, et encore au XVI^e et au XVII^e. Et au XVIII^e » (*ibid.*, p. 171).

Nous avons vu, au cours de notre analyse, l'importance que la narrativisation des connaissances éthologiques peut assumer dans la trame narrative. Si l'éthologie a changé notre compréhension de l'intelligence des animaux et des fondements de leurs comportements, la littérature a pu se servir de ses concepts pour changer à son tour la manière de représenter la relation que l'homme entretient avec les autres êtres vivants, en participant de l'évolution des mentalités à cet égard. La fiction peut montrer qu'il n'occupe pas une position exceptionnelle par rapport aux autres vivants, comme chez Van Acker ; mais elle peut aussi prendre le point de vue de l'animal tout en problématisant la capacité du langage humain de l'exprimer, comme chez Garcia ; ou encore, elle peut raconter un désir d'identification à la bête suscité par la reconnaissance d'un destin commun, comme chez Hunzinger. L'intégration des connaissances scientifiques, que ces démarches littéraires partagent, constitue l'un des éléments caractérisant la fiction sensible à la question écologique dans le panorama littéraire contemporain.

Riccardo BARONTINI
Université de Gand

Bibliographie

- BAILLY, Jean-Christophe, *Le Versant animal*, Paris, Bayard 2007.
- BENTHAM, Jeremy, *Introduction to the Principles of Morals and Legislation*, Londres, University of London Press, [1789] 1970.
- DERRIDA, Jacques, *L'Animal que donc je suis*, avant-propos par Marie-Louise Mallet, Paris, Galilée, 2006.
- DE WAAL, Frans, *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?*, traduction par Lise Chemla et Paul Chemla, Paris, Babel, 2016.
- GARCIA, Tristan, *Mémoires de la jungle*, Paris, Gallimard, 2010.
- GARCIA, Tristan, *Nous, animaux et humains. Actualité de Jeremy Bentham*, Paris, François Bourin, 2011a.
- GARCIA, Tristan, *Forme et objet. Un traité des choses*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011b.
- HUNZINGER, Claudie et Francis HUNZINGER, *Bambois*, Paris, Stock, 1979.
- HUNZINGER, Claudie, *La Survivance*, Paris, Grasset, 2012.
- HUNZINGER, Claudie, *Les Grands Cerfs*, Paris, Grasset, 2019.
- KAFKA, Franz, « Rapport pour une académie », *Œuvres complètes*, traduction par Jean-Pierre Danès, Claude David, Marthe Robert et Alexandre Vialatte, éd. Claude David, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », [1917] 1980.
- KREUTZER, Michel, *L'Éthologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2017.
- LESTEL, Dominique, *Les Origines animales de la culture*, Paris, Flammarion, 2001.
- MILCENT-LAWSON, Sophie, « Parler pour les animaux : tentatives littéraires contemporaines. Point de vue animal chez Message, Garcia et Darrieussecq », *Transtext(e)s transcultures*, n° 13, 2018, <http://journals.openedition.org/transtexts/1194>.
- NAGEL, Thomas, « What is it like to be a bat? », *The Philosophical Review*, vol. 83, n° 4, 1974, p. 435-450.
- ROMESTAING, Alain et Alain SCHAFFNER (dir.), *Histoires naturelles des animaux. XX^e-XXI^e siècles*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2016.
- SCAFFAI, Niccolò, *Letteratura e ecologia. Forme e temi di una relazione narrativa*, Rome, Carocci, 2017.
- SCHOENTJES, Pierre. *Littérature et Écologie. Le Mur des abeilles*, Paris, José Corti, 2020.
- SIMON, Anne, « L'Animal entre empathie et échappée (Lacarrière, Darrieussecq, Bailly) », *Figures de l'art*, n° 27, « Animal/Humain : passages », 2014, p. 257-268.
- VAN ACKER, Christine, *La bête a bon dos*, Paris, José Corti, coll. « Biophilia », 2018.
- VON UEXKÜLL, Jakob, *Mondes animaux et monde humain suivi de Théorie de la signification*, Paris, Denoël, [1934] 1965.

Résumé

Cet article explore un corpus francophone récent (Christine Van Acker, Tristan Garcia et Claudie Hunzinger) en enquêtant sur la manière dont ces auteurs utilisent l'éthologie pour favoriser un décentrement de la perspective anthropocentrique. L'article analyse trois motifs fondamentaux : la déconstruction de la prétendue exceptionnalité de l'homme, l'exploration des possibilités et des limites du langage dans l'expression de la subjectivité non humaine, le désir d'identification avec l'animal.